

Et qu'un coup de bâton laisserait mal content,
Même quand ses voisins en recevraient autant.
Guerre aux gens attardés, murés sans perspectives
Dans les opinions les plus improductives,
Satisfaits de rester de simples gens de bien,
Et, quand vous êtes tout, heureux de n'être rien ;
Qui vivent sans galons, même sans ruban rouge,
Qui mangent du pain sec et dorment dans un bouge,
Et n'ont pas pu ce soir, — tant il faut calculer, —
Acheter pour cinq francs le droit de vous siffler.
Voilà les gros abus, ô Muses très-hardies !
Qu'il s'agit de pourfendre avec vos comédies.

Mais j'allais oublier les chouans des salons !
C'est le cas de monter sur vos grands étalons.
Chasse à courre ! et poussez contre ces boudeurs fauves !
Forcez-les bravement jusqu'au fond des alcôves,
Figurez-vous des gens affreux, hideux, sornois.
Ayant voiture, hôtel, château, vignes et bois,
Payant de bons impôts et montant bien leur garde,
Aimant beaucoup leurs fils qui portent la cocarde,
Et qui vont pour la France et le gouvernement,
Au Mexique, au Japon, mourir — tout bonnement ;
Des gens qui, tous les soirs, à la faveur des lustres,
Reçoivent leurs voisins, des obscurs, des illustres ;
Qui font traîtreusement circuler des plateaux
Chargés de lait d'amande et de petits gâteaux,
Et qui, les pieds au feu, la porte étant bien close,
Osent, dans leur maison, parler de quelque chose,
Rire et penser tout haut devant quelques amis
Absorbés par le whist et peut-être endormis ;
Qui lisent un journal, — averti, je l'avoue, —
Au nez des gros budgets font quelquefois la moue,
Et sont assez hardis, quand ils ont pris le thé,
Pour prononcer tout bas le mot de liberté !
Dont les plus furieux, retirés sur leur terre,
Visitent au mois d'août la Suisse et l'Angleterre,
Trouvent le Paris neuf d'un prosaïque effet,
Et ne vont pas dîner chez monsieur le préfet !
Horreur ! de tels brigands tolérés dans nos villes !
Que dis-je ? ils sont aimés, estimés et tranquilles,
On ne leur ferme pas le seuil de l'indigent,
Ou leur permet encor de donner leur argent !
Ils ne sont pas pendus, ces chouans hypocrites,
Noyés, guillotins, sabrés !... Ils en sont quittes
Pour être dénoncés quatre ou cinq fois le jour
Et pour les coups de pied des Pégases de cour.
Je trouve exorbitant, moi, qu'on les laisse vivre.
C'est trop peu d'un long drame, il faut en faire un livre,
Prouvant que tout salon est gros d'un attentat,
Et qu'un dîner en ville est un crime d'État.

On l'a vu ce bel âge où des forfaits semblables
Dans l'exil, au cachot conduisaient les coupables.
Les femmes expiaient, de par l'égalité,
Le crime de génie et celui de beauté !
Ce n'était pas du moins le crayon des poètes
Qui notait les suspects jusqu'au milieu des fêtes,
Et la scène aux salons n'eût pas fait un procès
Qui pût finir ailleurs qu'au Théâtre-Français.
Oui, la démocratie a ses Aristophanes,
Libéraux très-peu clairs, flatteurs très-diaphanes ;
Appuyés des sergents, des claqueurs, des faubourgs,
Ils lancent aux vaincus de hardis calembourgs,
Ils ont soin de rayer de leur vocabulaire
La liberté, vieux mot resté peu populaire.
Vive un chemin de fer ! c'est beaucoup plus moral.

Et maintenant c'est moi qui suis illibéral :
Je crois en Dieu, j'admetts, — ce qui les scandalise, —
La liberté pour tous, même un peu pour l'Église.
Je n'ai jamais flatté, comme eux, en basouant...
Chargez, Muses, chargez, feu ! feu ! c'est un chouan !
C'est pire, un clérical ! et quo ce nom l'assomme !
Dites mieux, un poignard dont le manche est à Rome.
Raillleurs, qui n'accablez d'un trait aussi malin,
Vous hantez plus que moi le dieu capitolin.
J'ai toujours (que la Muse ici me le permette)
Aux sept monts préféré le Taygète et l'Hymète.
L'air de Rome a sur moi des effets surprenants,
Et la nuit, quand j'y dors, j'y vois des revenants.
Tacite a de mes sens dérangé l'équilibre ;
Le spectre de Néron me gêne au bord du Tibre ;
Les Césars m'ont gâté le sol des Scipions,
Et, pour n'y pas rêver tigres et scorpions,
J'ai besoin de savoir que Rome est baptisée
Et de trouver la croix debout au Colisée.

Donc je suis clérical ! j'ai fait maintes noirceurs.
J'ai bien quelques amis assez libres-penseurs
Et vénérant très-peu la déesse Fortune !
Plus d'une belle idole avec eux m'est commune ;
J'ai pu juger de près leur cœur et leur raison ;
Je vais serrer leur main dans l'exil, en prison.
Ces démocrates-là n'ont pas votre courage ;
Aux gens mal vus en cour, ils épargnent l'outrage ;
Jamais l'autre parti, pour être peu nombreux,
De fourbe et de crétin ne fut traité par eux.

Il est vrai que ceux-là ne sont pas des habiles ;
Ou pourrait les taxer comme nous d'immobiles ;
Ils ne sautent pas tous où saute le troupeau ;
Ils ont planté leur vie en plantant leur drapeau.
Dans la faveur des grands leur part est assez mince ;
Ils n'ont pas voltigé, ceux-là, de duc en prince,
Et par les hauts seigneurs, par les gens nés coiffés,
Ils n'étaient pas ce soir applaudis et truffés.

S'ils sont peu courtisans, sont-ils très-populaires ?
Je n'en jurerais pas : ils font mal leurs affaires.
Heureux cet esprit fort qui chatouille à la fois
Le gros cuir des manans, la fine peau des rois !
Rien n'étant plus permis, il peut tout se permettre ;
On est très-libéral, même en flattant le maître,
Quand du nom de progrès on se fait un appeau
Et qu'on a DÉMOCRATE écrit sur son chapeau.

Je sais ce qu'en vaut l'aune et le fond de boutique.
De ces gens vernissés du mot DÉMOCRATIQUE :
Le même lambeau rouge, un peu raccommodé,
Après la carmagnole a fait l'habit brodé.
Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres ;
Vous pères, vos héros, guillotinaient les nôtres.
Paix aux morts ! — Vous leurs fils, en signe de regrets,
Vous jappez contre nous : c'est un petit progrès.
Vous êtes bien leur sang, et vous chassez de race,
Courtisans et tribuns !... Venez, qu'on vous embrasse
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,
Et l'an quatre-vingt-treize et l'an mil huit cent dix.

De ces temps si divers vous avez les mérites.
L'avenir saura bien où sont les hypocrites.
Molière eût renoncé, s'il vous avait pu voir,
Pour un Tartufe rouge à son Tartufe noir
Maintenant que votre ire à mes dépens s'exerce,
Muses ! continuez votre petit commerce ;
Criez à tous les dieux : " Il veut vous offenser !"
Et que votre Aristarque aille me dénoncer.